

Contextes socio-territoriaux de la vie culturelle et de ses événements

(CULTURAL EVENTS IN SOCIAL AND SPATIAL CONTEXTS)

*Dominique CROZAT**

RÉSUMÉ. – *L'événement culturel implique une relation particulière au temps et à l'espace. Il nous invite impérativement, sur le plan méthodologique, à tenir compte des contextes sociaux et sensibles des formes de la vie culturelle, ainsi que des pratiques qui les produisent. Cependant, de plus en plus, les événements culturels se déconnectent, en apparence tout au moins, des réalités du quotidien. La montée en puissance des techniques de l'information et de la communication, le triomphe des mondes virtuels tendent à déconstruire artificiellement les contextes concrets de la vie culturelle, au profit d'une « hyper-réalité » inventée, imaginaire.*

Mots-clés: *contexte, culture, espace, événement, « hyper-réalité », méthode, pratiques, société, temps.*

ABSTRACT. – *Cultural events imply specific relationships to time and space. Methodologically speaking, we can't study them without taking into account the social and perceptive contexts of the forms of cultural life, as well as the practices that produce them. However, cultural events seem to be more and more disconnected from daily realities. The development of certain techniques, in the fields of information and communication, the triumph of the virtual worlds tend to deconstruct artificially the concrete contexts of cultural life and to replace them by an invented, imagined "hyper-reality".*

Key words: *context, culture, event, "hyper-reality", method, practices, society, space, time.*

* Maître de conférences. Equipe INTERMET/Institut de Géographie, Université Montaigne-Bordeaux III. dominique.crozat@montaigne.u-bordeaux.fr.

Un tel titre doit être précisé afin de cibler le propos avec efficacité. Pratiquer une géographie culturelle rénovée susceptible de prendre en compte des enjeux sociaux demande au chercheur un réel effort afin de se positionner sur de nouveaux objets mais également faire évoluer ses modes d'analyse.

Par nouveaux objets d'étude, on entend ici les sorties, loisirs et la fête entendus comme mise en spectacle, discours identitaire des individus et des groupes. Pour le chercheur, elles permettent la prise en compte de ces *passions ordinaires* (C. Bromberger, 1998) qui donnent au social sa densité. Mes terrains d'étude les plus fréquentés sont l'évolution des relations rural-périurbain-urbain (D. Crozat, 2003a), et la définition des limites spatiales induites par les pratiques, qu'il s'agisse de la frontière franco-belge (D. Crozat, 2003b) comme de celle entre rural et urbain (D. Crozat, 2003c).

L'évolution est aussi méthodologique. Mon propos est centré autour de quelques termes qu'il s'agit de définir sommairement afin d'en montrer la richesse: événements, pratiques, espaces virtuels. Le plus important est celui de *contexte* ou, pour être plus précis, la tension entre contextualisation et décontextualisation. L'utilisation scientifique de ce mot suppose un changement radical de posture intellectuelle dont on va lister quelques éléments dans la première partie. On poursuivra avec la géographie des pratiques, un des domaines les plus féconds de la recherche des prochaines décennies en ouvrant vers des géographies du sujet mais aussi de l'acteur. On terminera par une réflexion autour de l'idée d'événement qui suppose une rupture dans notre approche des temporalités en géographie. Ces réflexions sont une mise en problème des hypothèses destinées guider nos travaux ultérieurs. Ce dispositif de recherche fonctionne avec d'autres objets que les fêtes: dans le cadre d'un programme du champ *Espaces émergents* de la future UMR Tempos de Bordeaux 3, nous abordons ainsi les bidonvilles et les espaces interstitiels de Lisbonne.

1. Parler d'une contextualisation nécessaire en géographie

n'induit pas de sacrifier à une mode post-moderne (M. Bertrand, 1999) mais de retrouver un des sens profonds de l'humanisme occidental face au repli identitaire ou la construction virtuelle du réel (M.-D. Perrot, 1997).

Le premier sens à donner à ce terme c'est celui de la prise en compte d'une action humaine située (par ex. T. Liebes et E. Katz, 1990). La diversification croissante des populations urbaines comme rurales sous l'effet des mobilités rend essentiel d'y confronter les événements festifs culturels. Pour Montulet (1998), les pratiques de l'espace des individus s'inscrivent dans quatre modèles de comportements quel que soit le lieu ou le niveau d'échelle

envisagé (tableau 1). Pour B. Kayser (1990), les *présents-absents* sont devenus des acteurs clés du fonctionnement des campagnes car, aujourd'hui, tous les individus sont amenés à quitter leur village pour un temps assez long. Lors de leurs retours réguliers (étudiants, travailleurs urbains, voire résidents secondaires) ou définitif (réinstallations, retraités), ils véhiculent des valeurs culturelles nouvelles.

Tableau 1. Types et figures de mobilités spatio-temporelles in Montulet, 1998.

Structures	Dynamiques	
	Tendant à la permanence durée	Tendant à l'éphémérité instantanéité
Délimitée Référant au lieu	Mobilité « sédentaire » Le provincial Toute expérience s'effectue en référence au lieu (la mobilité extérieure au lieu relève de l'excursion)	Mobilité « microcosmique » Le citadin L'expérience du monde s'effectue dans un espace clos qui rassemble les particularités de différents nœuds. Dès que l'acteur bouge dans cet espace pensé totalement, il change de monde
Réticulaire Référant à l'étendue	Mobilité « incursive » Le voyageur Parcourant l'étendue du monde, l'acteur découvre la particularité de lieux. Il « prend le temps »	Mobilité « kinétique » Le businessman L'acteur évolue dans l'étendue des relations éphémères. Il « gagne du temps »

Je m'efforce de montrer que la finalité de la fête, en particulier du bal, s'est complètement inversée depuis une génération. Jadis, elle avait pour fonction d'atténuer les tensions nées d'une vie commune permanente « obsédée par l'interconnaissance » (A. Corbin, 2000). Aujourd'hui, la concurrence d'autres espaces et d'autres préoccupations affaiblit l'interconnaissance qu'on va s'efforcer de renforcer au moyen de la fête. Le territoire commun ne réside guère dans la conscience de la multiplicité des expériences partagées, mais plutôt dans l'ordre des représentations pour définir une nouvelle ruralité fondée sur la production d'un discours commun comme référent identitaire.

A Saint-Julien-en-Genevois, les commerçants qui gèrent l'immense discothèque *Macumba* doivent s'efforcer d'attirer et satisfaire des clientèles hétéroclites : ruraux de l'Ain et de la Haute-Savoie, majoritaires ; Suisses de la métro-

pole genevoise ; périurbains français des rives du Léman ; et en saison, touristes venus parfois de très loin. S'y greffent des clivages en terme d'âge et donc de styles musicaux qui motivent l'installation de sept salles de danse différentes avec finalement peu de passages de l'une à l'autre : une clientèle très diverse se cotoie sans vraiment se mélanger. Les week-ends, 5 000 personnes la fréquentent et chacun vante les mérites du lieu sans parler réellement du même endroit.

Je prends donc le contexte comme un élément nécessairement constitutif de l'interaction : actif, différenciellement extensible et capable de susciter une problématisation en travaillant sur les limites de la subjectivité. En effet, en eux-mêmes, les contextes ne sont pas statiques ou naturels. Il faut les produire. Ils sont sujets au changement sous l'action des individus. Le sujet, la relation sujet-objet sont au cœur des réflexions théoriques. Le contexte est nécessairement local (A. Giddens, 1987 ; J.N. Entrikin, 1991) et socialement performatif (N. Thrift, 1996). Il serait en effet réducteur de limiter les fêtes du terroir (E. Regourd, 2003) à une simple promotion des productions locales : la fête doit être « considérée comme un indicateur d'efficacité organisationnelle de la société locale, c'est-à-dire de son aptitude à susciter de la coopération entre ses membres » (A.M. Granié et E. Linck, 1997). La pratique des bals publics, repas dansants, lotos et autres fêtes donne ainsi une vision nette des modes de structuration des relations spatiales à deux niveaux d'échelle : le village, plus rarement le quartier, et les relations ville-campagne.

2. La nécessité d'évoquer les pratiques pour dire les lieux

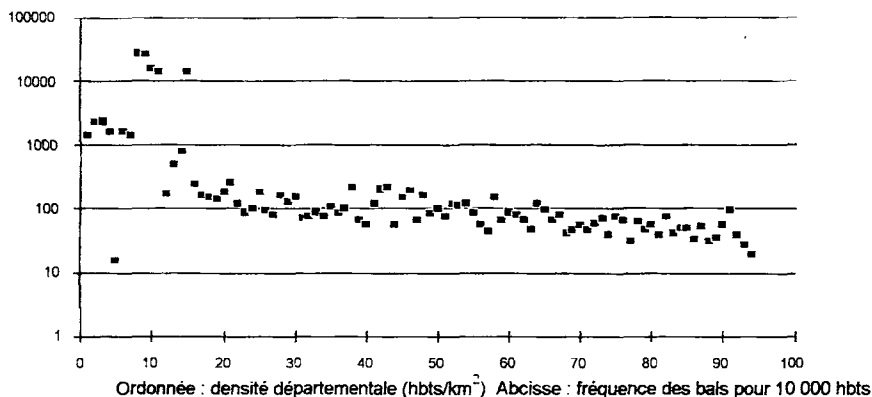
Même discrète, la tradition de l'étude du banal, du quotidien, n'est pas nouvelle dans la géographie française (P.H. Chombart de Lauwe, 1959, 1963 ; A. Vant, 1986 ; A. Frémont, 1988 ; G. Di Méo, 1996) ; chez les Anglo-saxons, c'est un élément moteur de la vivacité actuelle de la géographie. Sans détailler, on retiendra l'idée que le sujet est capable de changer le sens d'un lieu par le jeu de ses pratiques : elles constituent notre sens du réel, une pensée en action, une présentation plutôt qu'une représentation (N. Thrift, 1996) : être devient une manière d'être, les pratiques racontent l'être profond des individus (*habitus* de Bourdieu, *background* de Wittgenstein). Mais vingt ans avant De Certeau, en affirmant que les individus ne sont pas des idiots culturels, Garfinkel postulait déjà, contre Durkheim, que les faits sociaux doivent être envisagés comme l'accomplissement pratique des acteurs.

Les pratiques sont discours d'abord par leur banalité : nombreuses mais aussi publiques, elles définissent un espace de référence commun élémentaire. Par leur ancrage local extrêmement fort, les sorties populaires en particulier le bal contribuent à la structuration des relations territoriales de proximité. Dans

ce cadre doté de normes temporelles et spatiales, chacun construit son parcours, se construit mais donne aussi aux lieux leur identité: dis-moi comment tu dances, je te dirai qui tu es, d'où tu es. Par leurs multiples choix personnels, leurs parcours plus ou moins mimétiques, les individus construisent du groupe et se révèlent en effet capables de contraindre l'espace collectif par une action dérisoire mais infiniment reproductible (P. Price, 2000). Mais, la remédiation de ce discours collectif permet aussi de s'inscrire dans un second niveau, celui de la virtualité construite d'un lieu de vie, rural ou urbain; discours *sur* l'espace, il *devient* l'espace: à Lille, les pratiquants de la fête «vont en Belgique» et perpétuent ainsi l'existence d'une frontière considérée par ailleurs comme quasiment abolie. A travers différentes sorties transfrontalières, on voit l'évolution historique et donc idéologique de la frontière Aussi, le choix de leur sortie (et leur lieu de sortie) permet aux individus de se construire une identité. Ils s'inscrivent dans des groupes qui, pour être eux-mêmes attracteurs, doivent être situés.

Cela me permet ainsi de proposer de délimiter le périurbain et le péri-rural (A.M. Granié, 1997) au moyen des pratiques du bal. A partir de la recension des bals de la Gironde en 1999, on recoupe l'hypothèse théorique de cinq manières différentes pour valider l'outil et distinguer finement à partir des pratiques les strates du continuum ville/campagne selon une logique qui pousse le périurbain à la fermeture (*bals clos*) alors que les bals ruraux sont plus ouverts (*bals dits républicains*).

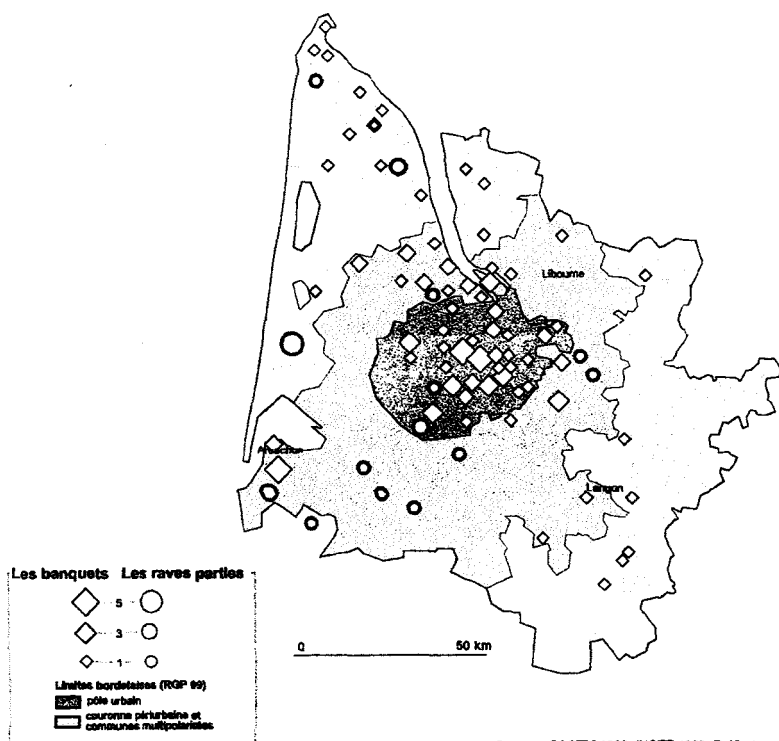
1. En France, le nombre de bals ou repas dansants rapporté au nombre d'habitants connaît une progression inversement proportionnelle à la densité (fig. 2).



Source: SACEM, 95

Fig. 2. Des bals plus ruraux.

2. Le banquet et la *rave party* sont les formes de bal les plus restrictives en matière d'ouverture. Il s'agit clairement de pratiques périurbaines (fig. 3) [avec un gradient de distance variable selon l'âge et la mobilité des participants] du fait de l'origine du public, de leur localisation (même pour les *raves parties* qui recherchent un positionnement aux limites de l'aire urbaine, rarement au-delà) et surtout par leur type de pratiques (diffusion restreinte de l'information qui sélectionne le public; volonté d'isolement; fonctionnement qui cherche à créer une cité utopique hors du temps et hors du monde; production d'un discours qui distingue ce groupe de la cité; adoption de codes vestimentaires, alimentaires, de sociabilité, etc... spécifiques qui complète cette construction d'une cité idéale).



Sources: SACEM 1999, INSEE 1999, Préfecture de la Gironde 2002

Cartographie: D. Crozel, R. Elouz, J. Menault

Fig. 3. Banquets (1) et *raves parties* de Gironde.

(1) Le banquet est ici compris dans sa définition SACEM de banquet musical organisé par une association qui préfère payer une contribution plus élevée afin de limiter l'accès de sa fête à ses seuls membres.

Pour repérer Bordeaux et ses extensions, les découpages proposés par l'INSEE sont représentés. Pour en simplifier la lecture, les pôles urbains de Libourne, Arcachon et Langon sont inclus dans l'aire des communes multipolarisées, ce qui s'avère plus conforme aux pratiques réelles de l'espace culturel, en particulier festif, bordelais.

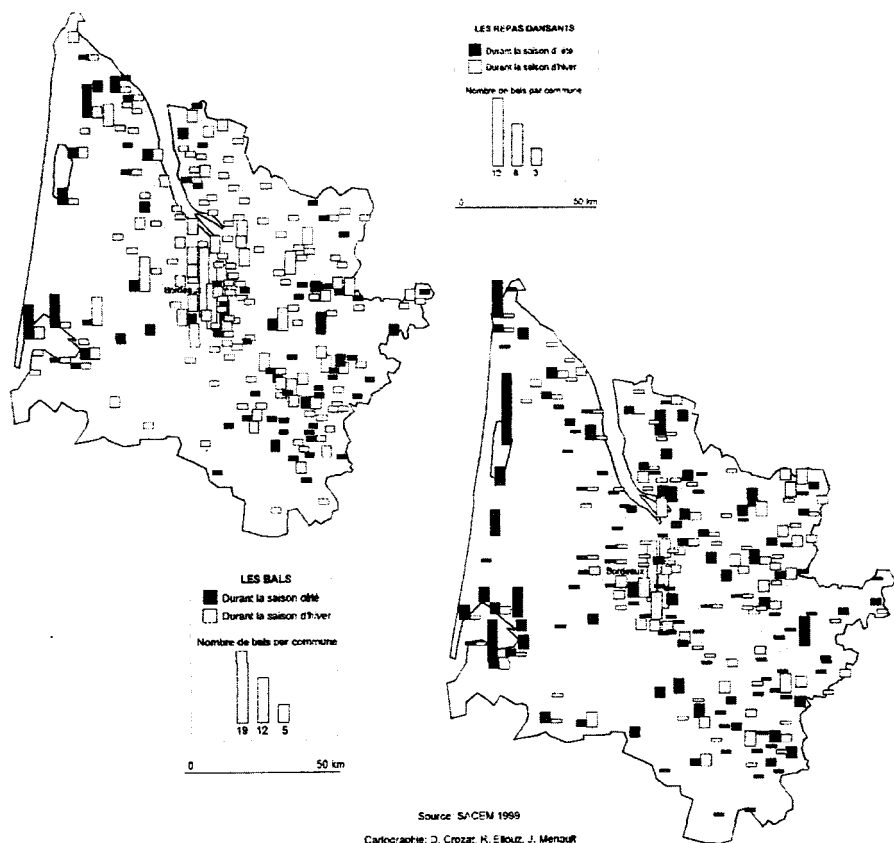
3. Pour mettre en valeur les repas dansants clos de même type, on compare les séries plus exhaustives de la SACEM à celles qui ont fait l'objet de publicité dans le quotidien local *Sud-Ouest*. Celles qui n'y apparaissent pas se concentrent dans l'espace périphérique bordelais et ses prolongements sur le Médoc et le bassin d'Arcachon – c'est-à-dire les principaux espaces urbanisés du département: il ne s'agit pas d'oublis mais d'une démarche volontaire qui recoupe celle des banquets.

4. Les temporalités des bals publics et des repas dansants à Bordeaux sont marquées par un fort contraste saisonnier, bien moins net dans les espaces ruraux, révélant ainsi les concentrations des repas dansants ruraux (figs. 4 et 5). Le Bassin d'Arcachon possède un double statut: espace urbain en hiver, espace touristique en été.

5. En Gironde, la quasi totalité des bals sont organisés par des associations liées aux municipalités. Or, les exceptions sont toutes situées sur l'agglomération bordelaise.

On retrouve les mêmes logiques pour définir le village. En effet, selon leur position dans le public, les comportements des individus changent et correspondent à des inscriptions collectives. Ainsi, la forte densité des lotos dans le val de Garonne amène à de fréquents échanges de population sur une dizaine, parfois une quinzaine de kilomètres. La géographie de la salle de loto est immuable: au centre les membres de l'association organisatrice, en général dirigée par des habitants «de souche» ou des *présents-absents*. Autour, les autres habitants du village ou du quartier; au-delà, les étrangers, mais connus des autres participants. En fonction de cette *position*, se déploie aussi une occupation très précise de l'espace sonore; des plaisanteries à connotation spatiale fusent souvent à l'égard des étrangers chanceux. Si la semaine suivante les mêmes acteurs se retrouvent dans une commune voisine, les rôles et les postures sont alors inversés en fonction de la position de chacun. Les choix des individus apparaissent bien situés et interactifs, mais dans les cadres de contextes adaptatifs.

Pourtant, il ne faut pas conclure trop vite à une contextualisation exclusivement sociale des comportements. Les bals comme les frontières lilloises peuvent être qualifiés de *sensuels* (P. Rodaway, 1994) car construits autour de l'individu et de son corps. Dans un comportement de masse, la satisfaction de plaisirs élémentaires très personnels (manger, boire, danser, faire l'amour, se droguer) permet de donner sens à l'individu: il existe dans ces lieux puisque son corps l'en informe. En même temps, la limite de cette expérience individuelle rend ces frontières identitaires. Le choix des pratiques sensuelles permet de composer et d'afficher une identité qui reste volontairement pauvre. La sensualité donne réalité à la frontière ou au village à travers une *expérience*



Figs. 4 et 5. Les repas dansants et les bals en Gironde.

hyper-réelle (J. Baudrillard, 1981) car simplifiée à l'extrême (souvent une seule consommation sensuelle par type d'expérience) mais amplifiée (abondance et même excès).

Nous abordons alors à l'hyper-réel: la rupture du lien entre le signe et son référent original marque la décontextualisation de l'expérience humaine (J. Baudrillard, 1977). L'action des individus et des groupes oscille entre contextualisation et décontextualisation: situer ou re-situer le sujet post-moderne en dépassant le questionnement simpliste réel-représentation (P. Rodaway, 1995). Il n'est plus possible de naïvement distinguer entre objet et sujet. Cette décontextualisation rend difficile pour les individus le maintien d'une compréhension cohérente du fonctionnement du monde. Ce n'est donc plus seulement de subjectivité qu'il s'agit mais bien d'une hyper-subjectivité (P. Price, 2000).

Cette tension se retrouve avec le recul marqué du modèle du bal public républicain (D. Crozat, 1998) face à des formes d'« hyper-ruralité » du bal public (l'invention des bals dits *traditionnels*). De même, le repas dansant met en scène une société utopique socialement et politiquement correcte : rejetant les clientèles jugées indésirables, ces bals clos caractéristiques des périphéries pavillonnaires s'efforcent de construire une communauté idéale débarrassée de ceux qu'on ne veut pas côtoyer. Seule prime la mise en image : la réalité de l'expérience n'est plus nécessaire puisqu'on l'invente par le biais de la fête. Les uns et les autres invoquent ainsi deux « villages » totalement artificiels (R.-M. Lagrave, 1980 ; P. Lannoy, 1996). Les contextes sont actifs : en 1990, à La Terrasse-sur-Dorlay (Loire) la fête du pain est créée avec le soutien de la municipalité. Pourtant, le village n'a plus de boulanger depuis 30 ans... Mais la population d'origine urbaine devient dominante : la commune intègre d'ailleurs Saint-Etienne Métropole en 2001. C'est l'occasion de reconstruire une identité collective. La fête attire cependant 2 000 personnes (4 fois la population du village) autour de valeurs *traditionnelles* virtuelles.

3. La culture comme événement

L'événement est une catastrophe au sens où l'entend Thom (1983) : dans un continuum linéaire, il apporte l'idée de rupture mais en même temps d'aboutissement ; c'est une mise en scène du sens profond de ce continuum (justification *a posteriori*) ; il crée un équilibre précaire et génère ainsi la phase suivante de ce continuum. Ces qualités expliquent qu'aujourd'hui toute fête, tout spectacle, la culture en général sont nécessairement des événements. On peut l'envisager à trois niveaux qui ne se substituent pas les uns aux autres, trois bonnes raisons entre lesquelles naviguent les différentes approches de la fête :

1. Rupture dans les temporalités ordinaires, le temps de la fête est spécifique... c'est classique, et en même temps limité. Pour faire court, on peut utilement renvoyer à la réflexion complète de G. Di Méo (2002). On développe ici deux autres niveaux :

2. L'avènement d'une temporalité contextualisée ;

3. L'hyper-réel ne se nourrit que de mise en spectacle, tout devient événement, fête.

Le post-modernisme supposerait l'avènement d'une temporalité contextualisée. Le seul élément qu'on en retient souvent c'est le retour de l'*espace* (et donc de la géographie) après la longue hégémonie du *temps* (et donc de l'histoire). Or, la réaffirmation de l'*espace* dans la pensée sociale, passe par l'étude du rôle des structures (ou des logiques) spatiales, et donc de l'*espace-temps*,

dans l'analyse sociale et géographique. Elle est toujours située à l'intérieur de lieux et de temps spécifiques; cette pensée spatialisée sensible au contexte ne prend sens qu'à travers des interrelations complexes ou des réseaux passés, présents et potentiels opérant à travers un espace donné: «plutôt que vivre *dans* l'espace et le temps, nous abordons le temps et l'espace pragmatiquement, en relations à nos manières de vivre» (Shotter in N. Thrift, 1996).

La question du temps n'est donc pas évacuée, elle reste centrale mais on l'aborde sous un angle plus fécond. A leur origine, les sciences sociales et humaines ont adopté la conception industrielle et marchande d'un temps abstrait, divisible, et universellement mesurable (K. Polanyi, 1954; D.R. Loy, 2001), un temps de l'horloge parfaitement objectifiable (D.S. Landes, 1987; P. Dockès et B. Rosier, 1988). La difficulté proviendrait aujourd'hui de sa compression. Mais il faut se méfier des causalités trop mécanistes: malgré un accroissement important de la mobilité depuis un demi-siècle, l'aire d'attraction des bals et probablement de beaucoup d'autres sorties reste très stable (E. Vitrac, 2002). Pour tenir compte du déplacement de perspective qui touche l'appréhension de l'ensemble du réel, il faut donc introduire deux temps nouveaux: le temps-événement et le temps-vécu (D.R. Loy, 2001). Ce dernier est cette temporalité qui fonde chacun d'entre nous. Pour envisager la contextualisation des pratiques des individus, on tient compte de la mise en œuvre par chacun d'un temps personnel et de temporalités des groupes derrière chaque événement. Ce travail de mise en perspective rend obsolète le fait social, unité de base a-temporelle incluse dans une temporalité mesurable de la pensée scientifique. Il devient événement. Ainsi, la culture n'est plus un objet statique et monolithique. On la considère comme *événement* parce qu'en (re-)construction permanente (A. Giddens, 1987).

Derrière la même pratique de la danse, le repas dansant, je vois ainsi apparaître deux modalités divergentes de construire du local, les deux *villages* périurbain et péri rural, évoqués plus haut. Pour les distinguer dans des séries statistiques, il est nécessaire d'en appeler aux pratiques spatio-temporelle (figs. 4 et 5). A Sainte-Foy-la-Grande (Gironde), le discours sur le local est mis en scène par deux groupes restreints d'acteurs (négociants en vin et propriétaires-producteurs impliqués dans la renaissance de l'appellation d'origine). Très réactifs, ils vivent et travaillent dans un espace mondialisé tout en insistant sur l'ancienneté de leurs racines protestantes. Or ce local est vécu et matériellement construit par des travailleurs agricoles d'origine marocaine, réputés étrangers, qui vivent sur des temporalités inversées. De même, la foire de La Réole (Gironde), permet de déployer sur un espace limité (l'esplanade de la foire) des lieux associant plusieurs niveaux de temporalités à des niveaux de spatialité qui construisent une vue globale du monde.

Le troisième niveau, c'est ce qui émerge si on accepte l'idée d'un basculement croissant vers une expérience hyper-réelle du monde: la création perma-

nente de l'événement est le processus de réduction et de simplification de la réalité par lequel le contrôle humain sur le monde physique, mental, social et culturel se renforce car l'expérience humaine est de plus en plus médiatisée par les technologies et les pratiques culturelles; la «réalité» devient effectivement ce qui est synthétisé et fabriqué par une création humaine, simulation et stimulation sensorielle. Elle fonctionne sur la double articulation récit/spectacle et marchandisation/consommation (P. Rodaway, 1994); ainsi à travers des spectacles vivants «adaptés» au rural (M. Duvigneau, 2002) mais aussi les écomusées (T. Fukuda, 2002; Canteau, 2003) ou les fêtes de la ruralité, le mythe construit le lieu. Ces environnements à thème deviennent donc un système de signes, un fantôme visuel qui ressemble au cinéma excepté qu'on peut «pénétrer à l'intérieur», expérimenter le spectacle. A Bazas (Gironde, fig. 6), l'événement (la fête des bœufs gras), comme la filière économique bâtie sur l'animal sont éléments indispensables de marketing des lieux, bien au-delà de l'objectif affiché d'une stratégie de développement local qui ne concerne qu'une minorité de participants.

Ce processus de mise en spectacle évolue vers des environnements à thème totalement construits: ainsi la conservation/restauration patrimoniale, par exemple à Sarlat (Dordogne), l'émission *Okavango* de Nicolas Hulot (M.D. Perrot, 1997) ou le film ruraliste du samedi soir sur FR3, sans parler de la diffusion de parfums «campagnards» dans un centre commercial de Melun-Sénart. L'événement a pour objectif la disqualification du réel traditionnel au profit de la reconstruction hyper-réelle qu'on inflige au (télé)-spectateur.

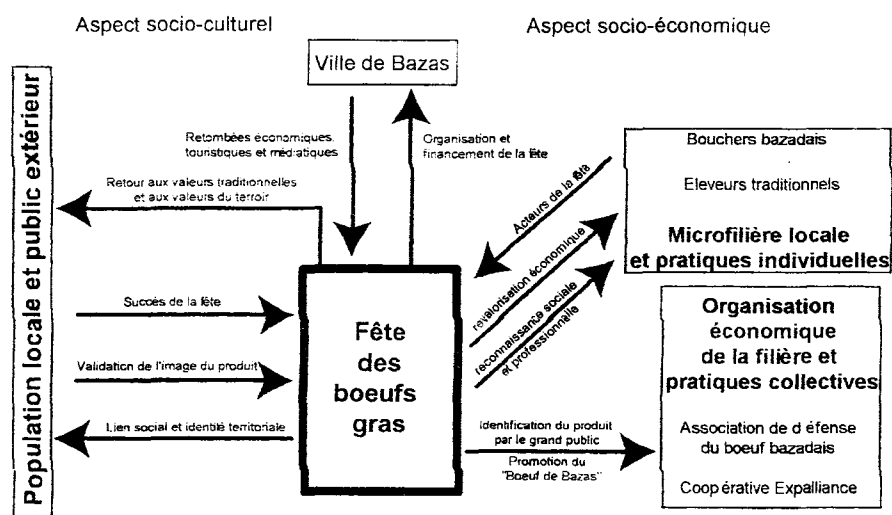


Fig. 6. La construction des identités territoriales festives et bovines en Bazadais (d'après Guichenev, 2001).

Celui-ci n'est plus envisagé comme un agent informé, mais « une collection de caractéristiques, quelque chose qui répond à des stimuli spécifiques en rapport à des comportements attendus » (P. Rodaway, 1995). Dans le huis-clos soigneusement construit des spectacles de rock (P. Yonnet, 1999) ou des repas dansants de périphéries urbaines, une société sélectionnée se construit un modèle d'utopie communautaire. Il s'agit bien de remplacer, d'éliminer le réel d'une quelconque construction *républicaine*. D'ailleurs, lorsque cet aspect est moins développé par une association organisatrice, on lui reproche de « faire du social »; ce n'est plus de la culture... (F. Teulé, 2002).

Conclusion

En adoptant une approche contextualisée d'une géographie des pratiques, on repousse les limites méthodologiques de la subjectivité et ainsi les limites spatiales de l'étude, élargies jusqu'à l'individu, au sujet. On peut envisager à la suite de A. Giddens (1987) de poser une définition interactive et dynamique de la culture. Cela amène à disqualifier les approches culturelles qui privilégient une conception de la culture statique, monolithique, patrimoniale, assise sur Braudel ou des auteurs un peu surannés tels Gottman ou Margaret Mead (O. Orain, 2000). Surtout, on évite donc de dissocier le temps de l'espace, pour gagner de la fluidité (et partant la liberté) d'analyse que procure l'idée que les formes de l'espace et du temps sont inhérentes à l'action. On passe des *faits culturels* à des cadres sociaux de la perception et de la sensibilité. Par ailleurs, on aborde les mentalités, et plus largement la culture, dans la logique des mobilités, structurant majeur des mutations contemporaines (H. Montulet, 1998), leur donnant une intensité de sens que les flux de matières premières ou d'individus ne pouvaient seuls leur procurer. Il ne s'agit donc plus d'imaginer verser dans l'excès culturaliste (Brunet, 1992), commode car simpliste, parfois dangereux, mais d'insérer la culture dans une réflexion globale sur la société.

BIBLIOGRAPHIE

- BAUDRILLARD J., 1977. – *Oublier Foucault*, Paris, Galilée, coll. Espace critique, 87 p.
 BAUDRILLARD J., 1981. – *Simulacres et simulation*, rééd. 1995, Paris, Galilée, coll. Débats, 233 p.
 BERTRAND M., 1999. – « Une recherche française sur l'Afrique noire : filiations et hésitations » in Chivallon C., Ragouet P., Samers M. (dir.), *Discours scientifiques et contextes culturels : géographies britanniques et françaises à l'épreuve post-moderne*, Bordeaux, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, pp. 91-114.
 BROMBERGER C. (dir.), 1998. – *Passions ordinaires*, Paris, Hachette, coll. Pluriel, 544 p.
 BRUNET R., FERRAS R., THÉRY H., 1992. – *Les mots de la géographie. Dictionnaire critique*, Reclus, La Documentation Française. Collection Dynamiques du territoire, Paris, 470 p.

- CANTEAU L., 2003. – *Les écomusées en France, entre développement local, identité culturelle et lifting patrimonial*. TER de maîtrise, Université Bordeaux 3, 114 p.
- CHOMBART DE LAUWE P.-H., 1959. – «Le milieu social et l'étude sociologique des cas individuels», *Informations sociales*, n° 2-59, pp. 41-54.
- CHOMBART DE LAUWE P.-H., 1963. – *Des hommes et des villes*, Paris, Payot, 1963, 267 p.
- CORBIN A., 2000. – *Les cloches de la terre. Paysage sonore et culture sensible dans les campagnes du XIX^e siècle*, Flammarion, coll. Champs, 359 p.
- CROZAT D., 2003a. – La permanente reconstruction du village à travers ses fêtes. L'étude des sorties (bals et lotos) pour mettre en valeur la permanence de deux niveaux de structuration territoriale ancrés dans les mentalités. Colloque de l'Association des ruralistes français (ARF), *Intercommunalités*, Toulouse, octobre 2000; actes à paraître, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail.
- CROZAT D., 1998. – *Géographie du bal en France. Diversité régionale. Production culturelle de l'espace local. Acteurs*, Thèse de doctorat, Université Lyon II Lumière, 400 p.
- CROZAT D., 2003b. – Entre rural et urbain: la construction des frontières de la fête, colloque *Rural-urbain: les nouvelles frontières. Permanences et changements des inégalités socio-spatiales*, Poitiers, 4-6 juin 2003.
- CROZAT D., 2003c. – «Construire sa frontière. La frontière performative de la fête: Lille et la frontière belge», Colloque *Continu et discontinu dans l'espace géographique*, Tours 13 et 14 novembre 2002, à paraître.
- DI MÉO G. (dir.), 1996. – *Les Territoires du quotidien*. L'Harmattan, 207 p.
- DI MÉO G. (dir.), 2002. – *La géographie en fêtes*, Géophrys, 2001, 270 p.
- DOCKÈS P., ROZIER B., 1988. – *L'histoire ambiguë. Croissance et développement en question*, PUF, coll. Economie en liberté, pp. 84-88.
- DUVIGNEAU M., 2002. – *Arts, culture et territoires ruraux. Expériences et points de vue*, Dijon, Educagri, 323 p.
- ENTRIKIN J.N., 1991. – *The betweenness of Place. Toward a geography of Modernity*, Londres/Baltimore, Macmillan/The John Hopkins University Press.
- FRÉMONT A., 1997. – *France. Géographie d'une société*, Flammarion, 1988, coll. Champs, 354 p.
- FUKUDA T., 2002. – *The cult of local heritage: ecomuseums in Japan*, ICCG (International Conference of Critical Geographers), Budapest, 25-30 juin 2002.
- GIDDENS A., 1987. – *La constitution de la société*, Paris, PUF.
- GRANIÉ A.M., LINCK T., 1998. – «Les territoires ouverts et redynamisés de Moyrazès. Une péri-ruralité émergente», in Bages, R. et Granié, A.M. (sous la dir.), *Comment les ruraux vivent-ils et construisent-ils leurs(s) territoire(s) aujourd'hui? Journées régionalistes de l'Association des Ruralistes Français le 18 juin 1997*, Toulouse, Maison de la recherche/Université de Toulouse-Le Mirail, pp. 153-160.
- GUICHENEY H., 2001. – *Du patrimoine rural au développement local. Les atouts de la race bazadaise*, Dijon, Educagri, 135 p.
- KAYSER B., 1990. – *La renaissance rurale*, Armand Colin, coll. U, 316 p.
- LAGRAVE R.-M., 1980. – *Le village romanesque*, Acte Sud, 187 p.
- LANDES D.S., 1987. – *L'heure qu'il est: les horloges, la mesure du temps et la formation du monde moderne*, Gallimard, 622 p.
- LANNOY P., 1996. – *Le village périphérique. Un autre visage de la banlieue: spatialisation du quotidien et représentations sociales*, Paris, L'Harmattan.
- LIEBES T., KATZ E., 1990. – *The export of meaning: cross-cultural readings of Dallas*, Oxford, Oxford University Press.

- LOY D.R., 2001. – “Saving time: a Buddhist perspective on the end in May”, J. et Thrift, N. *Timespace. Geographies of temporality*, Londres, Routledge, pp. 262-280.
- MAGRET M., 1955. – «Remarques sur le village comme cadre de recherches anthropologiques», *Bulletin de psychologie*, tome VIII, n° spécial 7-8, pp. 376-382.
- MONTULET B., 1998. – *Les enjeux spatio-temporels du social. Mobilités*, L’Harmattan, 221 p.
- ORAIN O., 2000. – «Les “postvidaliens” et le plain-pied du monde. Pour une histoire de la géo-graphie», in Lévy, J., Lussault, M. (dir.), *Logiques de l’espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy*, Mappemonde/Belin, pp. 93-110.
- PERROT M.-D., 1997. – «Du vrai-faux au virtuel: mondialisation culturelle et néo-utopie», *Nouveaux cahiers de l’Institut Universitaire du Développement*, n° 6: La mondialisation des anti-sociétés. Espaces rêvés et lieux communs, pp. 41-63.
- POLANYI K., 1954. – *La Grande Transformation*, réed. Gallimard. Folio, coll. Essais, 1991, 278 p.
- PRICE P., 2000. – «Inscribing the border», *Social and Cultural Geography*, vol. 1, n° 1, pp. 101-116.
- REGOURD E., 2002. – «Les fêtes de terroir, un élément de renouveau des arrières-pays?», *REM, Revue de l’Economie Méridionale*, Montpellier, n° 200, 4-2002, pp. 353-372.
- RODAWAY P., 1994. – *Sensuous geographies*, London, Routledge, 198 p.
- RODAWAY P., 1995. – *Exploring the subject in hyper-reality*, in Pile S., Thrift N. (eds), *Mapping the subject: geographies of cultural transformation*, Londres, Routledge, pp. 241-266.
- TEULÉ F., 2002. – *La construction des territoires des musiques amplifiées. L’exemple du Réseau Aquitain des Musiques Amplifiées*, TER de maîtrise, Université Bordeaux 3, 208 p.
- THOM R., GIORELLO G., MORINI S., 1983. – *Paraboles et catastrophes: entretiens sur les mathématiques, la science et la philosophie*, Paris, Flammarion, 1983, 193 p.
- THRIFT N., 1996. – *Spatial formations*, Londres, Sages.
- VANT A. (dir.), 1986. – *Marginalité sociale, marginalité spatiale*. Actes du colloque des 6, 7 et 8 juin 1984, Université Lyon II, Paris, CNRS, 265 p.
- VITRAC E., 2002. – *Bals populaires ruraux et dynamiques socio-spatiales. Recherches sur les pratiques territoriales de danseurs gersois, hauts-viennois et tarnais*, Thèse de doctorat en géographie, Université Toulouse 2 le Mirail, 387 p.
- YONNET P., 1999. – *Travail, loisirs. Temps libre et lien social*, Paris, Gallimard, 324 p.

Manuscrit reçu le 20 juillet 2003; accepté définitivement le 15 avril 2004

LIVRES REÇUS

- B. GEYER et J. LEFORT, dir., *La Bithynie au Moyen-Age*, coll. Réalités byzantines, Ed. P. Lethellieux, Paris.
- L. MARROU, coord., *Mirer Lisbonne*, Ed. Cahiers du Lusotope.
- Collectif, *La Basse Vallée de l’Euphrate syrien*, coll. BAH, vol. 66, Institut Français du Proche Orient, Beyrouth.